

ment des convenances toujours si exquis ne peuvent qu'exercer la plus heureuse influence sur notre littérature. Quand on parle de littérature devant vous, comment ne pas se rappeler qu'il est un genre dans lequel la palme littéraire est demeurée aux mains d'une femme : de grands écrivains ont pu quelques fois imiter avec bonheur Mme de Sévigné, aucun n'a pu l'égalier. Nous le devrons par-dessus tout aux membres du comité de construction, nommé par la corporation du Cabinet de lecture Paroissial, dont aucune difficulté n'a pu ralentir le zèle, le dévouement et l'activité les plus admirables. Honneur donc et reconnaissance à ces Messieurs ! Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire que, sans leur concours et leur constance, jamais Montréal n'aurait possédé ce magnifique monument. Honneur aussi à l'habile et intelligent architecte, M. Lévesque qui les a si bien secondés ! De son côté, notre concitoyen, M. Aug. La-berge, doit être fier de son œuvre ; la construction de ce bel édifice grandira encore sa réputation d'habile entrepreneur.

DISCOURS DE L'HONORABLE L. J. PAPINEAU.

L'auditoire appelle l'Hon. L. J. Papineau à prendre la parole, et Messire Regourd l'invitant à se rendre au désir de l'assemblée—M. Papineau monte à la tribune et s'exprime à peu près en ces termes :—

Messieurs, il y aurait, certes, beaucoup de présomption de ma part, si je me présentais ici par un autre sentiment que celui de la soumission à un commandement, que je ne trouve pourtant pas juste pour moi. Invité par les Messieurs du Séminaire à assister à cette séance, j'aurais manqué à mon devoir et à mes sentiments de respect pour un établissement aussi recommandable sous tous rapports, si je ne m'étais pas rendu à cette invitation : mais n'étant pas alors invité à y porter la parole, j'ai dû me considérer comme entièrement exonéré de cette obligation. Je n'ai pas dû me préparer, je ne me suis pas préparé, à entretenir une aussi imposante assemblée, où je vois réunis nos Evêques, l'élite de leur Clergé, et celle de mes concitoyens, comme elle le mérite. Je me présente donc à vous, par pur esprit d'obéissance à votre appel, témoignage de votre bienveillance pour un vieux serviteur, et avec d'autant plus de désavantage, que vous avez déjà entendu comme moi, avec le plus vif plaisir, les discours éloquent de plusieurs personnes très-habiles et très-bien préparées, quand je ne le suis point du tout. Cependant, je puis parler comme tous peuvent le faire,—sur le ton d'une conversation familière,—de la reconnaissance que les citoyens de Montréal doivent à la maison fondatrice et bienfaisatrice de cette ville, et qui a tout fait pour eux ; dont tous ceux qui m'écoutent ont reçu personnellement, ou par leurs enfants, parents, amis ou protégés, quelque bienfait. L'on peut juger, par ses services passés, de ceux qu'elle rendra encore dans l'avenir.

Les principaux collèges, les hôpitaux, les écoles, les nombreuses institutions charitables qui font tant de bien et d'honneur à cette ville, doivent leur naissance ou leur agrandissement et leur conservation, aux généreux efforts du Séminaire de Montréal.

Rappelons-nous qu'à l'époque du changement de domination, Montréal n'était encore qu'un village, trop peu considérable pour avoir un collège. Il ne possédait que de petites écoles établies par le Séminaire. L'éducation supérieure ne pouvait être obtenue qu'à Québec, qui était alors le siège du gouvernement, du commerce et des affaires, et dont la population était beaucoup plus forte qu'à Montréal. Grâce aux biensfaits de la France, de très-fortes études se faisaient à Québec dans son Séminaire et son collège des Jésuites, dès les premiers âges de la colonie, lorsque Montréal n'avait d'élèves, qu'en nombre suffisant pour suivre l'enseignement élémentaire des petites écoles. Je vous rappellerai, qu'ici même, à l'endroit où ce bel édifice, dont l'inauguration a lieu ce soir, est construit, où vous entendrez de savantes lectures, était la principale de ces petites écoles où j'ai appris les rudiments du catéchisme, et que bien peu d'années auparavant, elles suffisaient aux besoins du village, aux besoins de l'époque. Je dois donc les premiers biensfaits de l'enseignement primaire au Séminaire de Montréal, bien que j'aie fait mon cours d'études classiques à Québec. Quand la ville est devenue plus considérable, le Séminaire a fait plus ; suivant les besoins du temps, il a établi un collège pour y donner une éducation supérieure dont un grand nombre de ceux qui m'entendent ont si bien profité. Ce bienfait est d'époque comparativement si récente, qu'il y a encore vivant, au moins un, sinon plusieurs des élèves qui ont suivi le premier cours de philosophie qui ait été professé à Montréal. Celui que je connais, qui a suivi ce premier cours, est un de nos concitoyens des plus distingués, l'honorable M. D. B. Viger, mon parent.

Le clergé du pays doit aussi beaucoup de reconnaissance au Séminaire de Montréal, parce que c'est grâce à son zèle et à ses soins que tant de prêtres, qui édifient et dirigent la plupart des cures de ce diocèse, se sont formés. En un mot, les Juges qui ornent le banc judiciaire, les avocats qui illustrent le barreau, des notaires, des médecins, des marchands, les citoyens de toutes les classes et de toutes les conditions ont puisé une éducation variée, forte et morale dans les établissements et sous la direction de cette savante maison. Ses services ont donc été de tous les temps, depuis l'époque où cette maison choisissait avec un soin scrupuleux, des hommes énergiques, probes et laborieux pour premiers colons ; où ses prêtres travaillaient de leurs mains avec les nouveaux arrivants à la construction des premiers édifices ; où ses missionnaires parcouraient le pays et se faisaient tuer par les sauvages, qu'ils voulaient civiliser, jusqu'à nos jours ; ses services seront perpétués dans un long avenir. Aujourd'hui la maison de St. Sulpice est illustre, et